

18 Culture

Peter Eötvös, peintre de l'opéra

MUSIQUE A 78 ans, le compositeur et chef hongrois peut s'enorgueillir d'un beau parcours avec 13 opéras créés à ce jour. Coproduit avec le Staatsoper Unter den Linden de Berlin, «Sleepless» est à découvrir au Grand Théâtre de Genève

JULIAN SYKES

Sur une table, dans sa loge, une partition grande ouverte. On y voit des guirlandes de notes et des éléments surlignés au Stabilo Boss. Absorbé dans sa réflexion, Peter Eötvös s'interrompt un moment, le temps d'accorder une interview et d'évoquer son travail de compositeur. Né en 1944, il a écrit dans tous les genres possibles et imaginables, musiques de film (pour gagner sa vie), musiques électroniques, opéras et musique instrumentale. Créé en novembre dernier à Berlin, son opéra *Sleepless* convoque l'univers de Jon Fosse. Une histoire d'individus rejetés de partout, en marge de la société.

Des opéras qui parlent d'aujourd'hui

A 78 ans, Peter Eötvös est un auteur à succès: 13 opéras à ce jour. Certains d'entre eux sont entrés dans le répertoire, comme *Tri Sestry* (Trois Sœurs), d'après Tchekhov, qui a recueilli un grand succès dès sa création en 1998 à l'Opéra de Lyon. Cet ovni lyrique, à la distribution purement masculine, convie quatre contre-ténors, deux orchestres de taille différente dirigés par deux chefs simultanément, des instruments rares comme l'accordéon. Depuis, le compositeur hongrois multiplie les commandes, le plus souvent avec des auteurs contemporains, comme Tony Kushner pour *Angels in America*, Gabriel García Márquez pour le roman *De l'amour et autres démons*, ou encore Alessandro Baricco pour la nouvelle *Senza sangue*.

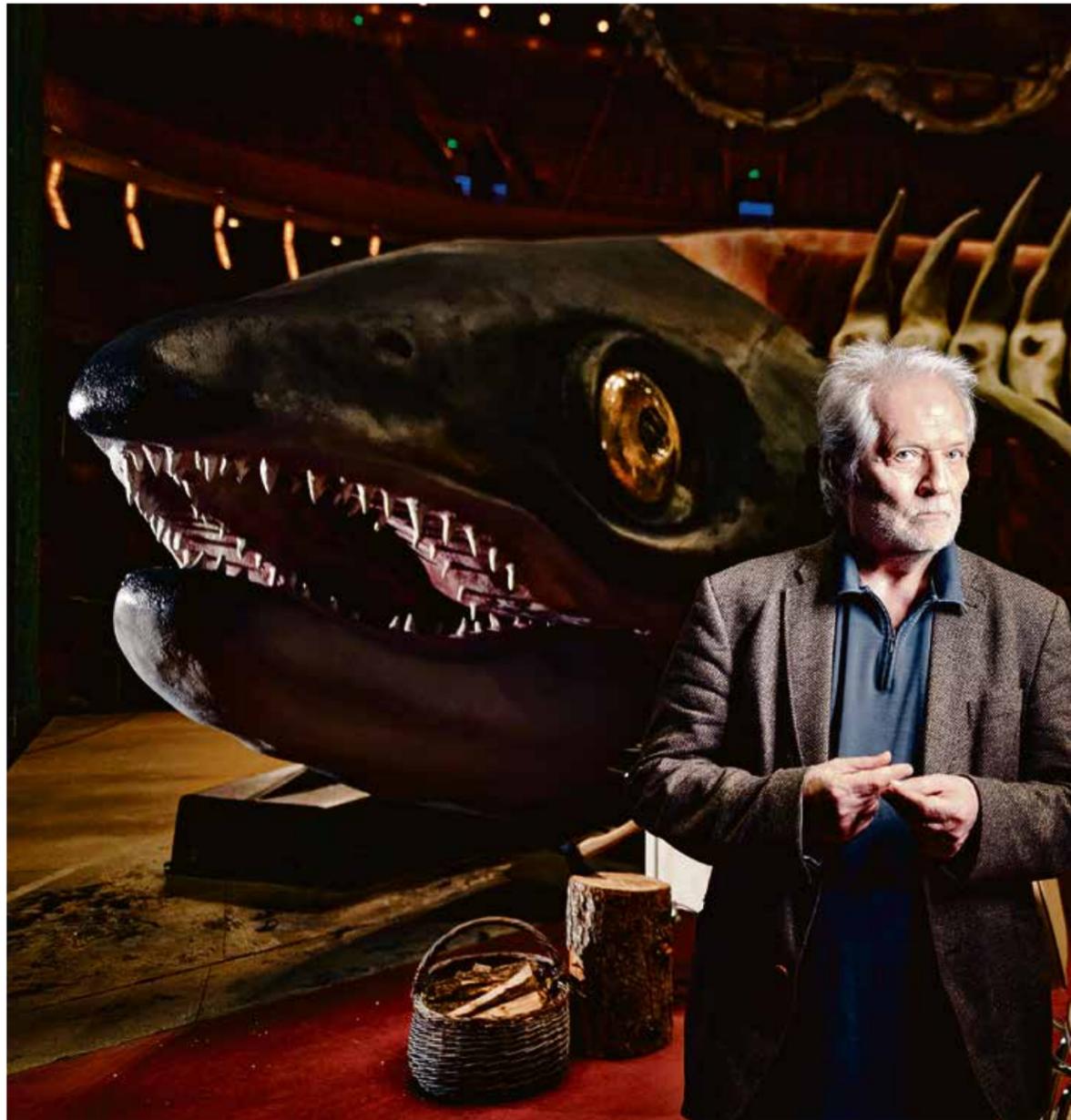
Ecrire un opéra relève d'un

marathon. Avec l'expérience, cet homme affable, ouvert au dialogue et aux sujets les plus actuels a développé une technique imparable. «Je collecte pendant près d'un an des idées avec ma femme, que ce soit une nouvelle, un roman, une pièce de théâtre ou un film, si possible avec des auteurs et écrivains vivants. L'essentiel est le message que l'auteur veut faire passer, pour le présent comme pour le futur.»

Il estime qu'il faut «en moyenne quatre à cinq ans pour composer un opéra». La composition proprement dite est «la dernière phase d'un long processus», où il a fallu d'abord élaborer un livret, le tailler et l'élaguer pour qu'il soit à même de répondre aux exigences du compositeur. «Avec ma femme, nous faisons ce travail dans l'esprit du théâtre plus que de la musique. Le choix des mots est très important pour la prosodie, les conflits sont déjà là.» C'est seulement à partir du moment où le livret a été finalisé – «à la virgule près» – qu'il se met à coucher des notes sur le papier.

Pour *Sleepless*, c'est Matthias Schulz, «l'intendant du Staatsoper Unter den Linden à Berlin» (futur directeur de l'Opéra de Zurich dès 2025), qui a orienté le choix sur les trois courts romans qui forment la *Trilogie* de Jon Fosse (*Insomnie*, *Les Rêves d'Olav* et *Au tomber de la nuit*). «Ma femme et moi, nous avons rencontré Jon Fosse dans un café à Vienne. Il nous a répondu très gentiment qu'il ne voulait pas relire le livret et que nous pouvions disposer de son texte comme nous l'entendions.» Une adaptation libre, donc, insérée dans une forme que Peter Eötvös a baptisée «opéra-ballade».

Le compositeur Peter Eötvös dans le décor de son nouvel opéra «Sleepless» au Grand Théâtre de Genève. «Ma musique est déjà en soi du théâtre», dit-il. (GENÈVE, 23 MARS 2022/ DAVID WAGNIÈRES POUR LE TEMPS)



«La musique raconte l'histoire», à la fois actuelle et intemporelle, «et les sons deviennent visuels». On suit les pérégrinations d'un couple de jeunes gens encore adolescents, Asle et Alida, dans l'attente d'un enfant à naître, inconnus et rejetés de toutes parts. Asle commet des meurtres pour des raisons inexplicables – probablement pour protéger sa chère Alida et leur enfant. «Il est coupable, naturellement, explique Peter Eötvös, mais il est pareil à un tigre: c'est comme s'il n'avait pas le choix de faire autrement!»

Au récit linéaire se superposent des éléments surréalistes, dans la musique (deux trios vocaux féminins incarnant une sorte de chœur antique ou des Nornes issues de la mythologie scandinave) comme dans les décors de Monika Porrmale (un grand poisson sculpté), au sein d'une production confiée au cinéaste et metteur en scène hongrois Kornél Mundruczo (*La Lune de Jupiter*, *Pieces of a Woman*).

Bien souvent, un opéra contemporain éveille les pires craintes en raison d'un langage musical jugé trop hermétique. Peter Eötvös a

son idée sur la question. Il n'hésite pas à recourir à des éléments de langage familiers à l'auditeur, comme des triades majeures, des triades mineures, des triades augmentées ou diminuées. Découpé en 13 scènes, son opéra s'appuie autour de notes pivots qui génèrent à chaque fois des climats atmosphériques et des «couleurs de base» pour chaque tableau. L'auditeur peut percevoir aisément des rapports de hiérarchie même s'il n'est pas initié: le calme de la note Si au départ, des intervalles de tritons suggérant le danger.

En musicien complet, Peter Eötvös compare son art à celui d'un peintre. «Aux prémices d'un tableau, le peintre sait à peu près quelle palette de couleurs il va utiliser – les instruments étant pareils à ces couleurs. Quand, enfin, je commence à écrire la musique, ma feuille A3 est préparée avec 24 lignes pour tous les instruments. Je reste sur la même page jusqu'à ce que je voie sur le papier le résultat sonore. Pour chaque instrument, je décide s'il va jouer ou pas.»

Le terme *Sleepless* renvoie au personnage de Asle, jeune homme

A Genève, femme en crise et rires aux éclats

SCÈNES Dans le rôle d'une épouse séquestrée, Latifa Djerbi restitue toute la bonne humeur voulue par les auteurs, Franca Rame et Dario Fo

MARIE-PIERRE GENECAND

A priori, on se dit qu'*Une Femme seule*, monologue de 1977 de Franca Rame et Dario Fo, est daté. Une ménagère séquestrée chez elle par un mari jaloux et qui subit les assauts libidineux d'un beau-frère partiellement paralysé en rêvant du grand amour, la situation sent un peu la naphthaline. Et pourtant. Plus Latifa Djerbi, déshabillé rose et perruque soyeuse, s'agit dans son décor de maison de poupée, plus on pense à toutes ces femmes qui vivent, aujourd'hui encore, sous l'emprise d'un tyran domestique.

Vaudeville domestique

Les féminicides – un par semaine en France, un toutes les deux semaines en Suisse – ne témoignent-ils pas de cet abus de pouvoir, sur l'air de «je t'aime, je te tue»? Le monologue traduit par Toni Cecchinato et mis en scène par la comédienne et Bartek Sozanski est d'autant plus actuel qu'il recourt à l'humour pour parler d'égalité et de liberté. On rit beau-

coup, oui, à l'Alchimic, à Genève, mais on rit parfois jaune, car le patriarcat n'est pas encore une curiosité de musée.

Des portes qui claquent comme dans un vaudeville de Feydeau. Sauf qu'ici, ce n'est pas le ballet du désir, mais celui des corvées qui prévaut. Repas, lessives, soins au bébé hurlent et au beau-frère peloteur, le quotidien de Maria a de quoi plomber. C'est d'ailleurs ce qu'elle confesse à sa nouvelle voisine, sur son balcon. «Si je ne mets pas la radio à pleins tubes, j'ai envie de me pendre.»

Quand d'aventure la musique se tait, ce sont les coups de fil qui carillonnent. Un cochon téléphonique, un mari soupçonneux ou encore un créancier rageur se passent l'infurnal relais. Une pluie d'assauts désagréables qui, au fil de la pièce, enfle, prend possession de l'appartement et finit par une tornade kafkaïenne témoignant du talent des auteurs.

Tout est sinistre alors dans le paysage de Maria? Non, il y a un petit coin de ciel bleu et c'est bien cette embellie qui a assombri l'humeur du mari. A la faveur d'un cours d'anglais, l'épouse a découvert l'amour. Pas la besogne conjugale qui ressemble «à une machine à broyer les cailloux», mais les mots doux, les baisers, les caresses d'un jeune homme

romantique... De quoi ouvrir les horizons!

Avant, la narratrice s'était déjà informée sur ses zones érogènes dans les magazines féminins et avait trouvé que le schéma explicatif ressemblait aux «affiches qu'on voit dans les boucheries, sur lesquelles sont représentées des vaches divisées en régions». Le public rit à son franc-parler, comme il rit lorsqu'elle mime l'amour toujours ou les assauts de plus en plus insistants de son jeune amant. Et rit enfin quand la scène s'emballe – avec le concours de Dardan Shabani et Marie Wylar – et que l'épouse modèle devient épouse rebelle.

Le pari de la joie

La bonne idée de la version de l'Alchimic? Le décor aux couleurs layette et le jeu plein de santé de Latifa Djerbi. On pourrait être tenté de révéler le sous-texte en colorant de sombre la mise en scène. Ce serait court-circuiter les auteurs qui racontent le pire avec une formidable bonne humeur. Et sous-estimer le public qui comprend très bien l'horreur de la situation malgré, ou grâce à, cet univers rose bonbon. ■

Une Femme seule, Théâtre Alchimic, Genève, jusqu'au 12 avril.

L'Urban Move Academy, du p

STREET A Genève, une nouvelle école dédiée aux arts et sports urbains ouvrira ses portes en septembre. Entre cours de hip-hop, de glisse et de parkour, le cursus vise à transformer de jeunes amateurs en performeurs professionnels

VIRGINIE NUSSBAUM

@virginie_nb

Entrer en classe sa planche sous le bras – pour s'attaquer, plutôt qu'à un cours d'histoire-géo ou de français, à une rampe de skate. Ce qui ressemble à un fantôme d'adolescent sera bientôt réalité: bienvenue à l'Urban Move Academy (UMA), une école très sérieuse dédiée aux arts et sports urbains à Genève qui ouvrira ses portes en septembre prochain. Installée à Meyrin, l'institution proposera aux jeunes de 15 à 21 ans des formations mêlant glisse (skateboard, BMX, roller, trottinette), danse urbaine et parkour. Un concept inédit en Suisse, mais pas aussi incongru qu'il en a l'air, souligne le directeur de l'UMA, Nicolas Musin. «Ces disciplines sont en plein essor à Genève. Au sein des écoles, elles ne se croisent pas assez contrai-

nement à la rue, où se développent sans cesse des collaborations.»

On connaît ce chorégraphe et ancien danseur d'opéra d'origine belge, installé à Genève, pour les avoir encouragées ces dernières années. A travers *ZUP*, spectacle interdisciplinaire qui avait transformé le skatepark de Plainpalais en scène XXL en 2017, ou *BodyCity*, performance entre ride et mapping aux Jeux olympiques de la jeunesse trois ans plus tard. Des projets transversaux, conçus avec des jeunes sans expérience de la scène et mus par la même conviction: sneakers et roulettes ont leur place sous les projecteurs. «Le parkour? C'est aussi de l'art», insiste Nicolas Musin.

C'est justement comme un «trait d'union entre culture et sport» que se conçoit l'académie, nichée dans la Maison des Compagnies, bâtiment pourvu de salles de cours mais aussi de répétitions (et désormais doté d'une rampe géante). Un cursus pluridisciplinaire jonglant entre les cours pratiques de danse, de ride et de parkour, donnés par des professionnels et artistes comme Micky Iglesias, figure du skate suisse et président de l'asso-

MAIS ENCORE

La rappeuse bernoise Soukey récompensée La musicienne Soukey qui chante en bernois a remporté le Prix Demo of the Year 2022 (5000 francs) du concours de jeunes talents pour sa chanson «Fuck». Il a été décerné lors du m4music-Festival, le festival de musique pop du Pour-cent culturel Migros à Zurich ce week-end. (ATS)



«agité», pressé de vivre, qui n'arrive jamais à se (re) poser. Achaque fois qu'il commet un meurtre, sa compagne Alida est comme précipitée dans un rêve; il n'est pas clair si elle est au courant des crimes ou non. Une chose est sûre: elle l'aime jusqu'au bout. Et quand le jeune homme sera pendu pour ses meurtres répréhensibles aux yeux de la société, elle ira se noyer dans les eaux, se suicidant au contact de cette mer immense qui symbolise son amour pour Asle.

Un conte mystérieux et prenant, ouvert à l'interprétation de cha-

cun, chanté en langue anglaise, bientôt traduit en d'autres langues, comme pour d'autres ouvrages de ce compositeur très demandé sur la scène internationale. L'insomnie ne risque guère d'entamer ses ressources créatrices. «Ma musique est déjà en soi du théâtre», dit Peter Eötvös, appelé à s'épanouir dans d'autres opéras comme Giuseppe Verdi qui écrivit *Falstaff* à 79 ans. ■

Sleepless, Grand Théâtre, Genève, du 29 mars au 5 avril. Direction musicale: Peter Eötvös en alternance avec le jeune chef français Maxime Pascal à la tête de l'Orchestre de la Suisse romande

arkour à l'école

ciation lausannoise La Fièvre. Egalement au programme, des cours théoriques, pour aborder la prévention des accidents mais aussi la philosophie et la sociologie, «les jeunes ne connaissant pas toujours les racines de leur culture», note Nicolas Musin. En outre, les étudiants seront formés à la création musicale et vidéo et, ponctuellement, au street art à travers des *workshops* et master classes.

Du loisir au métier

Le profil des futurs élèves? Des adolescents et jeunes adultes, scolarisés ou en fin de scolarité, «qui réalisent que leur passion peut devenir non plus seulement un loisir mais un projet de vie». Ces derniers pourront choisir entre un cursus à temps plein, «pour un quotidien semblable à celui d'une troupe éphémère», ou à temps partiel, sur deux ou trois ans. Un dernier module s'adressera spécifiquement aux jeunes en rupture.

A l'arrivée, pas de diplôme fédéral même si Nicolas Musin espère faire reconnaître le certificat délivré par l'académie. Papier ou pas, la formation sera professionna-

lisante, promet le directeur, l'organisation régulière de performances publiques permettant aux jeunes de rencontrer le public mais aussi les acteurs du milieu, jusqu'à se muer en performeurs prêts pour les planches. Et l'intérêt du côté des directeurs et directrices de théâtre, de cirque, d'école est grandissant, assure Nicolas Musin. Une création de l'UMA est d'ores et déjà prévue au théâtre AmStramGram en décembre.

Des bowls aux airs de tremplin qui ont un prix: 6000 francs par année pour la formation à temps plein. Un système de bourses, soutenu par la fondation genevoise Montes Alt, a d'ores et déjà été mis sur pied pour soutenir les élèves défavorisés. A la question de savoir si les sports urbains, par essence libres et anti-conformistes, ont leur place dans une grille académique, Nicolas Musin est affirmatif. «Il ne s'agit pas de formater mais bien d'offrir un espace d'exploration, de création et d'expression à la hauteur des rêves de ces jeunes.» L'académie en espère une trentaine pour cette rentrée. Les inscriptions sont ouvertes. ■

«Ecrire l'histoire des invisibles, c'est ébranler les catégories»

MANIFESTATION Spécialiste de la Russie, la Genevoise Korine Amacher codirige le Festival Histoire et Cité, qui attend quelque 10 000 personnes, dès aujourd'hui, entre Lausanne et Genève. Thème de cette édition: les mal-aimés des annales

PROPOSE RECUEILLIS PAR
ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmff



«Des zones entières de la société sont restées inexplorées, le monde des personnes âgées par exemple, mais aussi celui des minorités sexuelles»

KORINE AMACHER, CODIRECTRICE DU FESTIVAL HISTOIRE ET CITE

Ils n'ont pas de voix et donc pas d'écho dans la mémoire officielle. Ils ont joué parfois un rôle considérable, mais les chroniques ont effacé leurs présences. Ils n'étaient répertoriés nulle part, parce que bannis du corps social, minoritaires, c'est-à-dire sans visa pour la postérité.

Ces individus constituent une constellation, celle des invisibles. C'est sur eux que le Festival Histoire et Cité braque les projecteurs dès mardi et jusqu'à dimanche, à Genève et à Lausanne. Des conférences, des débats, des projections de films, des expos offriront autant d'approches stimulantes sur les mal-aimés de Clio, la muse des historiens. Thème océanique? Depuis son lancement en 2015, ce rendez-vous toujours captivant – quelque 10 000 spectateurs sont espérés – embrasse large. Sa codirectrice, l'historienne Korine Amacher, grande spécialiste de la Russie, apprécie que le spectre soit grand. «Ces sujets vastes, comme les voyages en 2021, peuvent être déclinés à l'infini, parce qu'ils abordent des questions actuelles. Quand on s'intéresse, du point de vue de l'histoire, aux invisibles, on doit revenir à la question du colonialisme, à sa violence, à la nécessité d'autres récits du côté des dominés, à la place qu'on fait aujourd'hui dans l'espace public à ceux qui ont incarné cet impérialisme occidental. Ces sujets, c'est l'histoire bien sûr, mais c'est aussi notre actualité.»

INTERVIEW

Qui sont ces invisibles? Ce sont des individus, des événements, des catégories longtemps passés sous silence. Un certain nombre de conférences et de débats seront ainsi consacrés aux femmes, à leur invisibilisation à travers les époques. S'interroger sur les invisibles, c'est aussi soumettre à la critique la façon dont on fait l'histoire. Pourquoi met-on en lumière tel groupe et pas tel autre? Sur certaines minorités, les archives font défaut, mais cela ne signifie pas qu'il faille les occulter.

A partir de quand les anonymes deviennent-ils sujets d'étude pour l'historien? Ce sont toujours les vainqueurs qui écrivent l'histoire. Si je considère l'histoire de la Russie, mon domaine, l'historiographie officielle, sous les tsars comme sous le communisme, s'est attardée sur les grands faits qui lui convenaient, les

figures jugées importantes, mais elle a invisibilisé les oppositions, les courants nationaux par exemple au XIXe et au XXe siècles. C'est pourtant cette scène-là, oblitérée, qui permet de comprendre l'évolution de ce pays.

Qu'est-ce qui a changé dans l'approche des historiens? On ne peut pas généraliser, mais ce qui est frappant depuis quelques années, c'est un intérêt pour des individus qui paraissaient secondaires. Il y a notamment un engouement pour les récits de vie. Dans les années 1930, l'Ecole des Annales autour de Lucien Febvre et de Marc Bloch mobilise d'autres disciplines pour mettre au jour la texture d'une histoire non événementielle. C'est un tournant. Mais des zones entières de la société sont restées inexplorées, le monde des personnes âgées par exemple, mais aussi celui des minorités sexuelles. Ecrire leur histoire, c'est ébranler les catégories consacrées.

Cette édition est très riche, comme toujours, au risque de perdre en lisibilité... C'est le propre d'un festival comme le nôtre que d'ouvrir le champ des questions, des curiosités, du désir de connaître. Nous aurions pu privilégier un axe, les femmes par exemple, mais cela serait revenu à créer une catégorie. Or nous voulons les subvertir.

La guerre en Ukraine est dans tous les esprits et elle sollicite évidemment l'historienne que vous êtes. N'aurait-il pas été envisageable de lui consacrer une place

dans une édition qui risque d'être un peu déconnectée? Nous nous sommes posé cette question. Il y a actuellement beaucoup de tables rondes, de débats autour de cet événement crucial qu'est la guerre en Ukraine. Notre rôle à nous, dans le cadre de cette édition d'Histoire et Cité, sera d'éclairer en filigrane certains de ses enjeux, celui notamment de la construction d'une mémoire partagée de nature à éviter un conflit. Mais nous allons revenir dans le courant du printemps sur ce sujet à la Maison de l'histoire à Genève, en proposant au public des éclairages. Les médias risquent de se lasser. C'est là que les historiens auront un rôle à jouer.

Notre festival souffre de ne pas avoir un lieu central identifié comme tel. Comment remédier à ce manque? Nous avons trouvé une formule! A Genève, la grande majorité des événements sera centralisée à Uni Dufour, qui hébergera la librairie historique, le bar, des projections de films, des débats, etc. A Lausanne, le palais de Rumine et le Musée historique joueront ce même rôle.

Qu'est-ce qui a changé depuis 2015 dans le concept et l'organisation de ce rendez-vous? Nous avions vu trop grand au départ. Nous préjugions de nos forces. Aujourd'hui, même si l'offre reste abondante, nous en maîtrisons le périmètre. Monter un tel rendez-vous représente un énorme travail, dans lequel s'impliquent Sébastien Farré, qui est le codirecteur du festival, et moi-même, mais aussi notre comité de programmation qui change chaque année en fonction des sujets, sans oublier toute l'équipe du festival, qui accomplit un travail extraordinaire. Sans elle, le festival n'existerait pas...

«Ce qui est frappant depuis quelques années, c'est un intérêt pour des individus qui paraissaient secondaires»

Quel est aujourd'hui le rayonnement des études d'histoire à l'université? Elles suscitent un énorme intérêt, alors qu'elles n'offrent pas forcément des postes de travail. Le besoin de comprendre est vif. L'histoire n'explique pas tout, elle ne prévient pas non plus les catastrophes, mais elle donne des clés. ■

Festival Histoire et Cité, Genève et Lausanne, du 29 mars au 3 avril

EN BREF

Panart Neuchâtel, à la rencontre de la population

Panart Neuchâtel va organiser la première édition de sa manifestation, qui veut exposer dans l'espace public 25 œuvres pour aller à la rencontre de la population de la commune. L'événement aura lieu du 9 avril au 28 mai dans trois lieux du chef-lieu, avec six artistes dont deux Romands, deux Alémaniques et deux Tessinois. «Au cœur du projet se trouve un véritable ancrage dans le local comme point de départ de création», indique la manifestation. A titre d'exemple, les sculptures de Nina Haab sont inspirées des récits de vie de personnes ayant grandi aux Acacias, quartier multiethnique du chef-lieu. Les créations textiles de Charlotte Stuby intègrent des éléments visuels et historiques de la région. Les œuvres vont s'intégrer avec le paysage urbain. ATS

PUBLICITÉ

CONCERT

SAISON culturelle PLAN-LES-OUATES 21 22

MERCREDI 30 MARS 2022 - 20H00

GOGO PENGUIN

ESPACE VÉLODROME PLAN-LES-OUATES

www.saisonnulturelleplo.ch

www.gopenguin.ch

20

ticketcorner

cutty